

LE CAHIER DU SAMEDI

Femmes-Forces : il n'y a pas d'art féminin

CLAIRE GRAVEL

La grande originalité de l'exposition *Femmes-Forces* au Musée du Québec tient à la démonstration de trois choses primordiales : l'art féministe est mort, il n'y a pas d'art « féminin », et les femmes ont su prendre leur place à travers les remous de la post-modernité, non seulement comme groupe social, mais comme qu'individus à part entière.

Et il était grand temps que les embarras de la représentation d'un discours politique cessent d'empiler linge sale et clichés dans des ghettos radicaux où les femmes façonnaient des oeuvres « en réaction », c'est-à-dire se définissant encore par rapport à un tout-puissant monde masculin, rapport que nos *Femmes-Forces* semblent superbement ignorer.

Et avec raison : le soleil de Betty Goodwin n'arrête pas de grandir; sa rétrospective, après Vancouver et New York, revient à Montréal le 11 février prochain, et elle y est très attendue. Quant aux prix de ses oeuvres, ils sont faramineux.

Les êtres humains qui peuplent ses peintures se font violence, les bouches ouvertes crachent des filets blanchâtres, les corps meurtris se soumettent à leurs bourreaux. Les tracés se dédoublent sous la main agitée de l'artiste, les corps, évasifs dans la couleur profonde et brillante, prennent des poses équivoques.

Esquisse pour « La bouche ouverte » no 2 mêle pastels secs et iri-



Photo Musée du Québec

Les chaises, une huile sur toile de Francine Simonin.

sés sur un lourd papier transparent : les corps empalés déversent leur rouge sang dans une oeuvre immense.

Lisette Lemieux, avec *À l'ombre du Sphinx*, construit une forme py-

ramidale qui s'ouvre au centre dans un trajet ondulatoire : la transparence du support de verre que laissent filtrer les cubes de bois noir en fait un gigantesque claustra : les interstices lumineux qui jouent avec

l'architecture et les autres oeuvres du musée, ainsi qu'avec les déplacements des spectateurs donnent à cette installation un cachet de joaillerie monumentale, scintillante de mille feux.

Francine Larivée possède le talent insigne de faire des oeuvres d'une grande beauté plastique avec des discours extrêmement connotés, sans jamais tomber dans le fastidieux et l'aride.

Terre, Ombres et Lumière : Terre 3 dessine avec des mousses et des lichens des paysages fictifs, originels, où se trament des batailles écologiques. Francine Larivée, au-delà de toute représentation, éprouve un amour viscéral pour sa matière, déjà porteuse de signes.

Elle écrit : « Une notion importante est celle du visible-invisible, celle de ne pas tout montrer afin de maintenir vivant le souffle et intact le mystère qui d'ailleurs ne nous appartient pas ».

Francine Simonin, avec *Film d'intérieur* et les *Chaises*, fait l'étalage d'une sexualité tapageuse par l'entremise d'une expressivité plutôt crue et d'un rythme formel qui laisse les *Women* de Kooning sur le dos.

Visible Memory de Janet Logan voit un être humain fuir, le bras gauche relevé comme pour se parer de la malédiction, dans un paysage crépusculaire où les crêtes des nuages rougeoient tandis que s'allongent des ombres néfastes. On est saisi par le romantisme tragique qui s'y dégage en larges traits violacés.

Le personnage de *No 181* de Suzelle Levasseur, diabolique avec ses yeux noirs et verts qui luisent, révoltés, dans la magma jaune soufre de la tête, bascule dans un ciel chimérique : on a l'impression qu'il a été peint à l'envers comme chez Baselitz.

Le fouillis baroque de la composition est solidement arrimé au croisement des grandes diagonales où les noirs veloutés s'évasent dans les verts Nil et d'émeraudes.

Collette Laliberté, avec *Where did she go*, où un ourson de peluche est accoté à une porte sous laquelle passe une raie de lumière, nous emporte dans les territoires proscrits de l'enfance, avec des couleurs rabattues, bourgognes, brunes et rouges.

Le paradis des chasseurs de Lili Richard montre dans un halo jaune deux momies en lévitation, couvertes de dessins roses, bleus et verts d'antilopes, de buffles, de cerfs, tandis que le reste de la surface, peinte en lie-de-vin, fait place à une ronde de personnages bleus. La chaleur des couleurs, la concision symbolique et l'utilisation originale des papiers collés s'accordent dans une oeuvre d'une forte résonance mythique.

Les Porteurs de signes de Jennifer

Macklem voit ses personnages autour d'un volcan tirer du sol extérieur au tableau, puis porter fièrement sur leur tête deux longues branches de bois : les interprétations sont innombrables, et cette peinture sur tapis de quatre mètres de long possède une grande richesse de textures colorées.

Claire Beaulieu sculpte la surface de contreplaqué qu'elle va peindre d'harmonies brunes où règne le spectre de la mort, sis sur la margelle d'un puits (*L'autre puits*), spectateur intemporel des métamorphoses humaines.

Laurence Cardinal, avec *L'Istocène*, fait surgir des hordes de femmes nues, sans bras et amaigries du chaos : leurs visages se déforment sous les hurlements, rendant leurs têtes semblables à celles d'oiseaux.

À 23 ans, Cardinal est la plus jeune de ces *Femmes-Forces*, et ses oeuvres se distinguent par leur rendu fantasmagorique des corps rarement vu dans la peinture d'ici.

Céline Surprenant met en scène des jeux intellectuels de références à l'histoire de l'art — mais sa peinture se sauve elle-même par une poésie affolante où tout lui est accordé d'avance.

Je voudrais saluer également le travail de Liliانا Berezowsky, de Dominique Morel, de Carole Pilon, de Nicole Elliot, de Diane Tremblay et de Monique Charbonneau.

Quant aux 17 artistes restantes, leurs oeuvres s'encombrent souvent d'incohérences symboliques des plus riches rendues avec une facilité étonnante.

Sylvie Croteau, dans ses *Jeux algébriques*, met en bolte le Christ en croix dans un exercice de style sur le trompe-l'oeil d'un goût douteux.

Helga Schlitter montre de plats redoublés dans une peinture sans charme; Josette Trépanier sa-

crifie sa peinture à Margie Gillis, reproduite tant bien que mal d'après photo dans des espaces triturés; Ariane Thézé s'amuse à percer ses photos avec les moulages de ses doigts : les enfants adorent leur côté « *Little shop of horror* ».

Christine Palmieri nous assassine avec son effarant *Delirium ou la coupole du silence*, où des visions cauchemardesques peintes dans des tons agressifs sont liées par des fils rouges (psychanalyse, quand tu nous tiens !), tandis qu'au plafond sont suspendues, à côté des abat-jour rococo en stuc du musée des formes expressionnistes dont on comprend mal la nécessité. Deux Mars et deux Vénus sont accrochés autour d'un personnage central; le tout donne une impression de gâchis.

Denise Dumas et Tatiana Demidoff-Séguin produisent toutes deux des oeuvres d'une symétrie ennuyeuse et je ne comprends pas comment un art de troisième catégorie comme *Acid Tree* et *Soleil incandescent* (sic) de Nycol Beaulieu a pu franchir les portes du musée.

Chicoutimi a son peintre-barbier, Montréal peut se vanter d'avoir son collectionneur-pressier, Réal Turcot qui, comme conservateur-invité par le Musée du Québec, a produit un travail remarquable : la moitié de ses choix sont excellents, ce qui est énorme; il a su miser sur de jeunes artistes, et les résultats sont positifs.

Les oeuvres sont toutes très récentes (1986-87) sauf exception (les plus anciennes sont celles de Lise Landry, datant de 1983). Seulement 35 artistes, ce n'est pas assez pour rendre justice au raz-de-marée de toutes ces femmes-forces au Québec : pensez à Françoise Sullivan, Louise Robert, Susan Scott, etc...